

Comment ne seraient-ils pas méfants? Jamais encore un étranger n'est venu s'immiscer à leur politique avec des vues loyales et le cœur sur la main. Le besoin de s'améliorer, la soif du savoir, les poussent vers l'étranger, un sentiment jaloux et fier d'indépendance, de nationalité, sentiment honorable, les en éloigne. Ils comprennent qu'on leur demande des intérêts trop usuraires pour des bienfaits qui devraient être désintéressés. Ils voudraient, comme tout le monde, être aimés un peu pour eux-mêmes, et celui qui les aimerait ainsi ferait certainement une magnifique spéculation.

CHAPITRE XII.

El Rincon. — Silao. — *Huevos y blanquillos*. — Marfil. — Guana-juato. — Don Vicente. — Hacienda de Dolores. — La mine de Rayas. — La Veta-Madre. — Les mineurs.

Une rampe sinueuse me conduisit dans la plaine. Je n'ai rien vu de plus frais et de plus riant que le premier pueblo où j'arrivai; l'eau courait dans les rues protégées par de beaux ombrages. Les cases des Indiens, en joncs ou en adobes, étaient entourées de jardins, dont les longues colonnettes du cactus *organo* (tuyau d'orgue) formaient la clôture. Chacun de ces jardins était une corbeille de fleurs et de fruits. J'arrivai sur la place et fis halte au meson, en face de l'église. Mais, dans ce paradis, je trouvai la population en alarme; des hommes étaient en vedette sur le clocher, d'autres faisaient l'exercice sur la place avec de mauvais fusils dont ils ne connaissaient pas l'usage, et qui étaient, du reste, hors d'usage. Une bande nombreuse de voleurs battait, disait-on,

le pays d'alentour, et l'on parut étonné de me voir arriver sans encombre.

Ce que je vis de plus curieux dans ce pueblo fut l'affiche suivante, peinte sur un grand mur, en lettres de cinquante centimètres de hauteur :

Escuela nacional de niños
Religion, moral, civil y política!

Ce prospectus d'éducation, ambitieux jusqu'à la bonhomie, montagne dont l'enfantement perpétuel aboutissait à peine aux lumières de l'A, B, C, D, me fit songer invinciblement, je ne sais pourquoi, au pauvre commissaire de Belen, et je voulus m'imaginer qu'il était venu se réfugier là. Je reconnus, sur information immédiate, que mes suppositions étaient erronées.

De San-Miguel aux pueblos, je comptai douze lieues environ.

Le 28, je traversai la plaine pour me rendre à Silao; elle est coupée de canaux qui en entretiennent la fécondité. C'est dans ces districts privilégiés que le froment donne de 40 à 60 pour un; le maïs donne jusqu'à 800. Un caractère remarquable des campagnes mexicaines, c'est l'absence des habitations isolées et des barrières; à l'époque de la sécheresse et quand la moisson est faite, on se croirait dans un désert. De loin en loin, je rencontre quelques animaux, chevaux et bœufs, broutant le chaume desséché de la moisson dernière. Il n'est pas rare de voir quelques-uns de ces petits vautours noirs et pattus, qu'on nomme zopilotes, perchés philosophiquement sur la croupe, le garot, et jusque sur la tête des paisibles quadrupèdes.

Je ne m'arrêtai pas en route ce jour-là, en dépit de la fièvre qui me reprit, mais moins violemment que la veille; aussi arrivai-je à Silao de bonne heure, la distance à parcourir n'étant que d'une dizaine de lieues. Je

trouve la grande rue coupée de *fortines* ou baricades, qui ne laissent libre que la place strictement nécessaire au passage d'une voiture. Ce sont des murs en maçonnerie, d'un mètre d'épaisseur sur deux de hauteur, percés de meurtrières. Je crus d'abord à une insurrection, mais je ne tardai pas à comprendre qu'il s'agissait simplement des voleurs, *los señores ladrones*. On parut non moins surpris là qu'au Rincon de mon heureuse arrivée; quelques-uns des oisifs qui rôdaient autour du *meson* allèrent, paraît-il, jusqu'à attribuer un bonheur aussi insolent à tout autre chose qu'à de la chance, et me mirent en suspicion. Ce fut, du moins, ce que me rapporta Miguel, et la chose me parut bouffonne, mais désagréable.

Silao est un *pueblo ranchero*; il est habité par les cultivateurs de ces terrains déserts que je viens de traverser; beaucoup d'entre eux ont plusieurs lieues à faire pour aller cultiver leur champ, mais tous vont à cheval, et peu leur importe la distance. Cette petite ville est riche et animée, mais sans physionomie du reste.

Je reçus à la fonda la plus verte leçon de langue imaginable. L'idiome castillan s'est modifié quelque peu en Amérique; et, non-seulement dans chacune des républiques, mais encore, souvent, dans chacune de leurs provinces, on trouve des expressions locales du genre de celles dont la langue française est enrichie dans certains départements. Les dialectes indiens ont grandement contribué à cette corruption; au Mexique surtout, un grand nombre de termes usuels leur sont empruntés, tel est le mot de *chiquihuite*, dont je me suis servi plusieurs fois, qui remplace celui de *canasta*, corbeille, corbillon. Il ne suffit donc pas de parler le pur castillan pour être chez soi partout dans les anciennes colonies de l'Espagne. Puis, la mièvrerie enfantine du caractère créole a conduit à l'abus des diminutifs. Le Mexicain en émaille profusé-

ment sa conversation; c'est plus musical. Un Espagnol en quête d'un verre d'eau pour se désaltérer pourra demander : *un tanto de agua, por vida suya*. Un Mexicain tournera la chose ainsi : *tantita aguita, por vida suyita*. *Aguita* est déjà bien joli, mais *suyita* est un chef-d'œuvre de la miniature orale.

Pour revenir à la fonda de Silao, où j'étais entré pour dîner, j'avouerai donc que, selon mon habitude, j'ordonnai tout d'abord *un par de huevos fritos*, une couple d'œufs frits. J'ignorais que je commettais là une faute de convenance des plus graves en appelant les œufs par leur nom dans ce canton, au lieu de les appeler *blanquillos*, le mot *huevo* étant relégué parmi les termes entachés du vulgarisme le plus abject. La *fondera* me lança un coup d'œil de travers, bientôt suivi d'une réponse si prodigieusement anacréontique que je n'ai garde de me la remémorer. Je sais seulement que Panurge à ma place se serait pendu sans rémission.

Soit que la chère femme fût de mauvaise humeur en ce moment-là, soit que ce fût un état normal chez elle, soit enfin qu'elle me prit pour un affilié des voleurs, elle me servit de si mauvaise grâce que je me bornai à manger mes *blanquillos* et sortis dans l'intention de m'adresser ailleurs. Chemin faisant, je réfléchis qu'il était trois heures à peine, que j'allais m'ennuyer royalement à Silao où il n'y avait pas grand'chose à voir, que je ferais aussi bien de brûler cette étape et de me rendre à Guanajuato, dont je n'étais qu'à cinq ou six lieues au plus, et où je pourrais me reposer le lendemain tout le jour. Sur ce, je me rendis à la *posada* et fis seller les animaux. Un quart d'heure après, nous étions sur le chemin de cette ville célèbre.

Nous ne tardâmes pas à nous rapprocher des montagnes. Guanajuato est située au cœur d'une région alpestre et l'on y arrive par une gorge sinieuse de deux lieues

de parcours environ, qui porte le nom de *cañada de Marfil*. A droite et à gauche, des croupes desséchées, parées de cactus et de quelques plantes grasses, intersectées de profondes ravines, dominent la *cañada*. Le chemin est jonché de fragments d'obsidienne, dont quelques-uns très-volumineux. Cet émail volcanique, noir et d'un grain merveilleux, présente dans ses cassures de grandes analogies avec le verre. C'est l'iztli des Astèques, qui en faisaient des armes, faciles à s'émousser, mais dangereuses; il est très-commun au Mexique.

La route est large et bien entretenue, quelquefois taillée dans le roc vif; on sent qu'on approche d'un centre d'opulence et d'activité. Une foule de gens, cavaliers et piétons, se croisent avec moi, me suivent ou me précèdent.

Je m'arrête au sommet d'une hauteur pour laisser souffler ma bête et contempler le pays que je domine, scène merveilleuse et d'un effet surprenant, mais qui n'échappe à la tristesse qu'à force de majesté.

Le caractère général de cette région est celui-ci : des croupes à versants assez roides, séparées par de profondes *cañadas*, qui toutes convergent vers le centre; au-dessus de ces croupes s'élèvent, à 3 ou 400 mètres de hauteur, de sombres murailles de porphyre, de basalte ou de grès, dont quelques-unes affectent de loin des airs de ruines. On donne à ces masses le nom de *buffas*.

A mes pieds est la petite ville de *Marfil*; plus loin, au fond d'une gorge, point central auquel viennent aboutir tous les ravins d'alentour, Guanajuato, à demi cachée dans la brume du soir comme sous un voile de gaze. Au fond des replis comme sur les croupes de ces montagnes se montrent de blancs villages, semblables à des forteresses; en haut, ces nids d'aigle sont les *reales* et les *tiros* ou puits de mines, la *Serena*, *Rayas*, *Mellado*, *Cata*, *Valenciana*; en bas, ce sont les *haciendas de beneficio*, les

bâtimens où l'on exploite le minéral. A droite, le cerro *San-Miguel* domine la ville; à gauche, le cerro de *Santa-Rosa* ferme l'horizon. Toutes ces pentes sont pelées et rocheuses; en quelques endroits cependant, vers leur pied, se montrent des bouquets de chênes rabougris, de sapins, d'arbousiers. C'est une nature sévère, mais les lignes ont une grande hardiesse et leurs proportions sont grandioses.

Au fond de la *cañada* de *Marfil* coule un ruisseau qui devient un torrent furieux à certaines époques. La route le longe et le traverse en maints endroits, supportée aux flancs de la montagne, tantôt à droite, tantôt à gauche, par un mur élevé. Après avoir passé *Marfil*, on domine du haut de ce quai quelques *haciendas de beneficio*. Dans de vastes *patios* des troupeaux de mules, dont le poil humide décompose la lumière, piétinent dans d'immenses flaques d'une boue grise qui n'est autre que le précieux minéral.

On franchit encore plusieurs fois le ruisseau avant d'arriver à *Guanajuato*. La fondation de cette ville remonte à l'an 1554; ce fut vers cette époque vraisemblablement que furent découverts les premiers minerais d'argent par des *arrieros*, dit-on. Jusque-là, et bien que les Indiens eussent ramassé quelques pépites d'or dans la *cañada* de *Marfil* avant la conquête, ces montagnes arides étaient demeurées un désert. En 1560, on parvint au filon connu sous le nom de *Veta-Madre*; *Guanajuato* prit le titre de *villa*, ville de deuxième classe, en 1619, et celui de *ciudad*, cité, en 1741.

En 1760 seulement, un certain *Obregon* commença à *Valenciana* une exploitation sérieuse du grand filon qui n'avait été que très-superficiellement exploré jusqu'alors. Quelques années plus tard, cet homme, créé comte de *Valenciana*, était un des plus riches particuliers du monde entier, et la prospérité de *Guanajuato* était fondée. Sa

population augmenta rapidement. En 1803, on comptait, d'après Humboldt, 41 000 habitants dans la ville, et 29 500, dont 4 500 Indiens, dans les mines d'alentour. La guerre de l'indépendance, qui a si rudement pesé sur ce canton riche, fertile et peuplé, a réduit sensiblement ces chiffres. Les travaux, longtemps interrompus, n'ont été repris que sur une moindre échelle. On n'évalue pas la population aujourd'hui à plus de 30 000 âmes pour la ville, et 20 000 pour les mines. Celle de l'État est de 700 000 habitants (dont 50 000 Indiens) sur une superficie égale à celle d'Agua-Calientes, ce qui donne environ 22 individus par kilomètre carré. Ce sont les districts les plus peuplés et les plus riches de la république; aussi n'y compte-t-on pas moins de trois *ciudades*, Guanajuato, Celaya et Salvatierra, et une foule de *villas* et *pueblos* d'importance, tels que San-Felipe, Leon, San-Miguel el Grande, Salamanca, San-Juan, Lagos, Silao, Irapuato, Penjamo, la Barca.

Les rues de Guanajuato sont étroites, tortueuses, souvent en pente ou coupées de degrés. Les maisons, échelonnées au pied des hauteurs, ont parfois un étage de plus d'un côté que de l'autre. Les places sont petites, irrégulières, mais assez jolies. Les Mexicains, qui ne comprennent une ville que largement étalée au milieu d'une plaine, se complaisent par trop à affirmer que celle-ci est fort laide; c'est une erreur. J'y ai admiré de belles maisons de pierre de taille, à plusieurs étages, étalant tout le luxe moderne de la serrurerie et de la menuiserie, et de mine vraiment princière; de très-beaux magasins, des églises monumentales, trop resserrées il est vrai, en général, pour qu'on puisse les admirer dans leur ensemble. Le monde se presse dans les rues, et beaucoup de gens ont l'air effaré, circonstance qui suffirait à elle seule pour donner un cachet d'originalité à cette ville, au centre du Mexique. Il y a

un grand nombre de *vinoterias*, de cabarets, où se débitent le mescal et le pulque; les mineurs sont partout très-altérés. La physionomie de ces tavernés rappelle invinciblement celle du cabaret de *Ramponneau* ou du *Trou de la Pomme de pin*. Même luxe intérieur, mêmes types. Les murs sont couverts de fresques au charbon et à l'ocre, d'un art très-primitif, représentant des scènes d'amour et de meurtre, jouées par des personnages fantastiques et entremêlées de devises naïves ou plaisantes dans le goût des sentences de ma mère-l'oie ou de Sancho Pansa.

Le meson où je descendis avait aussi son caractère. Costumes à part, on se croirait dans une auberge de Wouwermans ou de Cuypp; car c'est dans les tableaux de ces réalistes d'un autre âge, dans les intérieurs de Terburg ou de Téniers, que l'on retrouve, sous une couleur locale différente, les impressions d'une existence où l'amour, le cheval, la guitare, les cartes, le tabac, le piot et la rapière jouent un rôle que la civilisation a singulièrement modifié chez nous.

La cour est étroite, entourée d'écuries, encombrée de charrettes, de bâts, de harnais. Les chambres sont au-dessus, donnant sur une galerie qui fait le tour des bâtiments. De temps en temps résonnent sur le pavé de la galerie les grands éperons d'un homme bizarrement vêtu, enveloppé d'un sarape; de temps en temps aussi passe et repasse sournoisement, sans bruit, une vieille qui murmure à votre porte entre-bâillée quelques mots de la cabalistique de Cupidon, en les accompagnant d'un jeu de physionomie mirifiquement expressif; dans l'ombre d'un pilier se tient la *tapatia*, la grisette légère, fumant sa cigarette en attendant que sa *comadre* ait réussi. Elle est svelte et accorte, ses noires tresses se terminent par de beaux nœuds de rubans, son *rebozo* richement frangé est drapé avec grâce, sa chemise est

brodée et agrémentée de soies de couleur, une écharpe rouge soutient ses *enaguas* de mousseline à volants, son pied est nu dans un petit soulier de satin, un collier et des pendants de corail rouge ornent son cou et ses oreilles ; il y a du flou dans cet ajustement. Je m'endors au milieu de ces visions qui me rejettent par la pensée bien en deçà du dix-neuvième siècle.

Je me levai tard le lendemain. Je me rendis d'abord au bain et de là au restaurant, où je fis en déjeunant la connaissance d'un jeune homme employé à l'hacienda de Dolores, dépendance de la mine de Rayas. Je l'avais vu le matin à la *posada*. Sa mule mange au même râtelier que mon cheval. Il est en bordée de plaisir à Guanajuato et fait sonner ses piastres. Bientôt s'établit entre nous une liaison que je cimente de mon mieux avec du pulque, et je finis par conquérir son amitié au point de le débaucher, non pour aller, comme il s'en faisait une fête, courir les ruelles et les cabarets, mais bien pour aller visiter les galeries souterraines de Rayas et les bâtiments d'exploitation de Dolores. L'idée de préférer cet emploi de mon temps à l'autre lui paraît saugrenue, mais enfin il selle sa mule, me fait monter en croupe et nous voilà partis.

A l'extrémité de la ville et sur notre route se trouve un grand bâtiment de teinte rouge, célèbre dans les annales de l'indépendance : c'est l'*alhóndiga de Granaditas*, entrepôt et marché de céréales. L'hacienda de Dolores est située derrière. Là se sont livrés de terribles combats et se sont accomplis d'atroces massacres au début de l'insurrection ; c'était la position forte de la ville. On voit encore dans le mur de Granaditas de grands crochets de fer qui, pendant dix ans, de 1811 à 1821, ont supporté les têtes des premiers chefs de l'insurrection, le prêtre Hidalgo, Gimenez, Aldama, Allende.

Nous tournâmes l'*Alhóndiga* pour venir passer devant

l'hacienda ; un troupeau de mules chargées de minerais y arrivait au même instant, et mon ami don Vicente voulut absolument y entrer pour assister à la réception de la riche cargaison, et suivre après toutes les opérations du traitement. C'était prendre le roman par la queue, et je préférerais, pour ma part, aller d'abord visiter les galeries de la mine. Mais don Vicente qui commençait à avoir trop de vent pour sa voilure, n'entendait pas de cette oreille-là. Il calculait vraisemblablement dans sa tête qu'après avoir vu l'hacienda je me tiendrais pour satisfait, ne comprenant pas l'intérêt que je pouvais prendre à ce qui l'intéressait si peu, lui. — *Esta mejor asi, esta mejor asi!* cela vaut mieux, répétait-il à chaque objection que je faisais. Nous entrâmes donc.

Dolores est une *hacienda de beneficio* ; ce mot de *beneficio*, qui implique l'idée de traitement du minerai par les procédés dits métalliques, distingue ces fabriques des *haciendas del campo* ou des champs. La mine de Rayas occupe deux haciendas, celle de Barreras et celle de Dolores.

Le minerai reçu par l'*administrador* est bocardé dans les *morteros* ; le socle des *mazos*, ou pilons du bocard, est en basalte ou en porphyre, et l'arbre de couche qui les soulève est mis en mouvement par des mulets faute de courant d'eau suffisant. La poussière des *morteros* est portée aux *arastres* pour y être réduite à l'état de porphyrisation le plus complet. L'*arastre* consiste en une cuvette circulaire en granit, de deux à trois varas de diamètre, dans laquelle tournent plusieurs cylindres de granit également ; c'est une grossière ébauche de nos machines à chocolat. Ces moulins sont mus par des mulets aussi, car cet animal précieux est la cheville ouvrière des travaux des mines ; on n'en compte pas moins de douze à quinze mille dans les différentes *reales* du district de Guanajuato. Les *arastres* sont réunis dans une vaste

grange nommée *galera* : il y en a une trentaine à Dolores et le double environ à Barreras.

De l'eau qui coule dans l'auge de l'*parastre* active ce broiement. Quand la poudre est réduite à l'état de farine, *harina*, selon le terme technique, elle est portée en boue dans les *lamerros*, réservoirs en maçonnerie où elle prend, par suite de l'évaporation de l'eau, une consistance qui permet de juger de la valeur du minerai et du degré d'amalgamation qu'il réclame. La farine est alors détrempée dans le *patio* où l'on en forme des *tortas* de 400 à 600 quintaux et de 20 à 40 mètres de diamètre sur des aires dallées. On y ajoute alors du sel, du *magistral* et enfin de l'*azogue* ou mercure. Le sel entre dans la proportion de deux pour cent si c'est du sel marin, de cinq pour cent et même davantage si c'est du sel gemme. Le *magistral* est une pyrite de cuivre grillée, qui donne comme principe actif du sulfate de cuivre à l'aide duquel l'argent sulfuré est ramené à l'état natif par une suite de combinaisons chimiques, et s'amalgame avec le mercure; on met d'un demi à un pour cent de *magistral*. Quant au mercure, la proportion est approximativement six fois la quantité d'argent que l'on attend; c'est à l'*almagator* que revient le soin de cette appréciation. Il est important qu'il y en ait assez pour que l'amalgame demeure à l'état pâteux.

On fait alors promener une vingtaine de mules dans ce borbier, à diverses reprises, pendant un temps qui varie, suivant la saison, de trente à soixante jours. Ces pauvres animaux, sans cesse éclaboussés et humides, ont des chatouillements métalliques et semblent descendre de l'arc-en-ciel. Chose étrange! les *repasadores*, qui les guident pieds nus à travers la *torta*, ne sont pas sujets aux affections du système nerveux que l'on pourrait redouter d'une résorption d'hydrargire; les mulets mangent de l'amalgame, affriandés qu'ils sont par le chlorure de sodium;

on ne manque pas, dit-on, de les ouvrir après leur mort, et l'auteur des *Notes on Mexico* affirme avoir vu extraire du cadavre de l'une d'elles un morceau d'amalgame pesant 5 kilos. — *Mettendolo Turpin mettolo anch'io*. — Je n'affirme rien à cet égard.

La pâte arrivée à terme prend le nom de *limadora*. On la porte dans les *lavaderos*, réservoirs en maçonnerie où passe un courant d'eau qui emporte les matières étrangères, tandis que l'amalgame se précipite au fond. Il ne s'agit plus alors que de séparer l'argent du mercure. La pâte est mise dans des chaussees de forte toile qui laisse filtrer la partie non amalgamée du mercure. Le reste est comprimé et façonné en pains triangulaires nommés *bollos* que l'on porte au *quemadero*. On en forme là une pile circulaire sur une plaque de cuivre dite *el vaso*, percée au centre d'un trou au-dessous duquel se trouve un réservoir plein d'eau. Cette pile est recouverte d'une cloche en bronze autour de laquelle, à certaine distance, on élève un mur, et l'intervalle est rempli de charbon; on entretient le feu dix à douze heures. Le mercure se volatilise et vient prendre corps de nouveau dans l'eau du réservoir. Néanmoins il s'en perd, dans tout le cours de l'opération, près de quarante pour cent, c'est-à-dire une fois et demie environ la quantité d'argent obtenue.

Ceci vu à la hâte et comme dans un songe, car don Vicente, hélas! était très-pressé, il s'agissait d'aller à la mine, et ce n'était pas chose facile que de l'y décider. Ainsi que je l'avais prévu, il prétendait que j'en avais bien assez vu maintenant et que la *Veta-Madre* tout entière ne valait pas certaines *muchachas* dont il voulait me faire faire la connaissance. Je ne dis rien de peur d'empirer la situation, mais je l'emmène au prochain cabaret et l'arrose de pulque. Il boit, il s'égayé, moi je demeure grave, très-grave, je bois à peine et tourne au morose. Il finit par s'en inquiéter. — « *Vamos, amigo, que*

tiene usted? Qu'avez-vous? — Amigo est bien dit. Je croyais en effet que vous étiez mon ami, et voici que vous ne voulez pas me conduire à Rayas! Eh bien, buvons, amusons-nous. »

Ces mots prononcés d'un ton lugubre lui vont au cœur. Il se lève et me donne un *abrazo*; il fera tout ce que je voudrai, à condition que je lui laisserai payer à son tour la consommation que j'ai toujours réglée jusqu'alors. J'y consens et nous voilà en route.

On arrive à Rayas par la cañada de ce nom, que le cerro de Guadalupe, à droite, sépare des cañadas de la Serena et de la Hoya. Au sommet de ce mamelon se trouve une église consacrée à Nuestra Señora de Guadalupe, patronne du Mexique. Au delà se dressent les hauteurs de la Cruz de Serena.

Au-dessus de la mine de Rayas est celle de Mellado. Les deux villages se touchent et n'en forment qu'un seul d'une certaine importance; on y voit un beau couvent de moines de la Merci. La route que nous suivons est bonne et monte à peine, la différence du niveau entre la mine, à l'embouchure du puits principal (*tiro general*), et la plaza mayor de Guanajuato, n'est que de 75 mètres environ; il est vrai que cette place est elle-même à 2084 mètres au-dessus de la mer. Le *tiro* de Rayas est un des plus larges du district: il a environ 13 *varas* de diamètre c'est-à-dire environ 11 mètres. Sa profondeur est de 445 *varas*, celle de la mine est de 475. Au-dessus de ce gouffre est établi un *malacate*, sorte de treuil gigantesque que font mouvoir des mules ou des chevaux, qui sert à hisser le minerai dans des sacs de fil de *pita* et l'eau dans d'énormes seaux de cuir.

Nous descendîmes par la galerie inclinée de San-Cayetano, magnifique rampe dans laquelle on a taillé des degrés de 7 à 8 mètres de large. A mesure que nous pénétrons plus avant dans les entrailles de la terre, l'om-

bre devient plus opaque devant et derrière nous; la température s'élève aussi sensiblement: Humboldt a constaté 34 degrés centigrades au fond de la Valenciana. De temps en temps une lueur pointe au-dessous de nous, elle s'avance, c'est un *tenalero* dont le torse bronzé ruisselle de sueur; un simple caleçon forme tout son costume, une mèche brûle sur sa tête courbée vers la terre, car son front soutient, au moyen d'une lanière de cuir, le sac de minerai sous le poids duquel ses jambes nerveuses fléchissent. Son pied nu se pose sans bruit sur le sol humide; il passe comme une vision surnaturelle.

Les *malacates* ne suffisant pas à l'extraction de tout le minerai, une partie est ainsi emportée à dos d'homme; ces dignes fils des *tamenes* de Montezuma sont encore de terribles porteurs. Ils ont un real par cinq *arrobas* de minerai (l'*arroba* équivaut à 12 kilos et demi). Six heures durant, ils descendent et montent ces longues rampes, courbés sous un poids qui varie de huit à douze *arrobas*; quelques-uns en portent jusqu'à quatorze (cent soixante-quinze kilos).

Un spectacle saisissant m'attendait au fond. Nous étions au cœur du filon; de longues galeries vaguement éclairées de loin en loin par une torche fixée au mur, des recoins sombres et mystérieux, des puits communiquant avec les galeries supérieures ou inférieures au moyen de poutres entaillées servant d'échelles, des poutres de soutènement surmontées de madriers en croix, de l'eau qui suinte des parois avec des reflets de diamant, ou qui tombe en mince filet dans quelque bassin secret avec un susurrement monotone, attristant comme les plaintes d'une âme en peine, pour s'écouler ensuite sans bruit par les couloirs.

Cette scène calme se change en un décor infernal à l'endroit où le filon est en exploitation. Mille bruits di-

vers, auxquels l'inexpérience prête une étrangeté sans égale, trahissent de loin la présence du mineur ; puis on aperçoit des hommes nus armés de pinces nommées *barretas* ou de marteaux taillants à manche court, qui, à la clarté du suif, font sauter des éclats de roche métallique. Les uns entassent du minerai, d'autres préparent des fourneaux de mine. Le retentissement de l'acier contre la pierre, les cris rauques et les éclats de rire des mineurs, la simplicité de leur costume, cette chaleur suffocante, cette eau qui coule, ces ombres qui s'allongent et viennent se briser fantastiquement sur les parois inégales du mur, et enfin cette lumière rouge et sombre divisée en autant de zones qu'il y a de torches, tout cela forme un ensemble saisissant, pour peu surtout que l'on s'avise de réfléchir à la valeur que les hommes ont donnée au métal dont cette roche est veinée.

J'étais au cœur de la *Veta-Madre*, ce merveilleux filon, un des plus riches du globe sans contredit, qui depuis un siècle a donné d'inappréciables richesses sans que rien fasse prévoir encore son épuisement. En 1803, Humboldt calcula qu'il avait déjà été travaillé par fragments sur 12 000 mètres de longueur.

Le minerai est extrait aux frais de l'administration. En sortant du *tiro* il est remis aux *pepenadores*, qui le brisent à coups de marteau, le trient, jettent les fragments de gangue pure, et divisent le reste en trois catégories : *apolvillados buenos*, première classe, *apolvillados ordinarios*, et *azogues* ou minerai inférieur. On en forme alors des sacs de 150 livres, pour être porté à l'hacienda.

Le mineur n'a point de paye, mais un intérêt, de moitié ordinairement, sur le minerai qu'il exploite, plus une allocation de 50 à 150 piastres par *vara* d'exploitation, selon la nature plus ou moins revêche du roc. On leur fournit les outils et la poudre, qui joue un grand rôle dans cette exploitation et donne lieu à des

scènes assez dramatiques. Au moment de faire jouer la mine on évacue les galeries ; un homme seul demeure pour mettre le feu aux mèches : on l'appelle le *pegador*. Il se tient près du puits principal, et la seule chance de salut qu'il ait est d'être enlevé avec assez de promptitude pour se trouver à l'abri des éclaboussures quand l'explosion a lieu. On a choisi à cet effet le *malacate* le plus léger, et des chevaux d'une agilité éprouvée y sont attachés. Tout le monde s'assemble à l'embouchure du tiro dans un silence religieux ; on attend avec une anxiété inexprimable le signal que donnera le *pegador* en tirant un cordeau dont un des *administradores* tient l'extrémité. Le cordeau a parlé, les chevaux s'élancent, le malacate tourne, la détonation ne tarde pas à se faire entendre et à ébranler le sol ; le *pegador* paraît enfin et l'on respire. Cependant il arrive quelquefois blessé par quelque éclat. Ward, qui rapporte au long ces détails dont je n'ai pu être témoin, cite le trait suivant qui fait honneur à la présence d'esprit d'un *pegador*. L'administrateur, troublé sans doute, avait pris un mouvement du cordeau pour le signal, et le malacate avait été mis en mouvement au moment même où le *pegador* achevait de mettre le feu à la septième mèche. Dans une circonstance aussi critique, celui-ci ne perdit pas la tête, il s'élança sur les fatales étoupes et eut le bonheur de les couper toutes à temps.

Il était nuit quand je rentrai en ville, après m'être séparé à Dolores de mon ami don Vicente, qui n'avait rien de mieux à faire que d'aller se coucher. Quant à moi, bien que je n'eusse, Dieu merci, aucun symptôme du mal qui le tourmentait, je n'en étais pas moins ahuri, harassé, rompu ; j'avais des éblouissements et, aussitôt après souper, je gagnai mon lit de camp, où le sommeil ne se fit pas attendre.

